

L'influence du fulfulde sur le gbaya parlé dans la région de l'Adamaoua au Cameroun

The influence of fulani in gbaya spoken in Adamawa region in Cameroon

Dieudonné BAGO KAPTEL
Université de Maroua, Cameroun
Laboratoire des Langues et Cultures Camerounaises (LCC)
bagokaptel@gmail.com

Reçu:13/02/2023, **Accepté:** 02/04/2023, **Publié:** 15/06/ 2023

Résumé

Depuis des décennies se développent dans certaines localités francophones, des pratiques langagières propres aux jeunes. C'est le cas de la région de l'Adamaoua au Cameroun avec le franfulfulde (Biloa 2010) et le frangbaya (Naboula 2019). De ce fait, nous remarquons que le gbaya et le fulfulde sont des langues en contact. L'un influe l'autre. Vu l'expansion, l'aire géographique et démographique des locuteurs du fulfulde, mettent en danger le gbaya pur s'il doit être considéré comme un fait d'appropriation vernaculaire du fulfulde. Les formes linguistiques que l'on observe enrichissent le gbaya courant à travers le processus d'hybridation.

Mots clés : Pratiques langagières, gbaya, fulfulde, influence, hybridation.

Abstract

For decades develop in certain francophone localities, many languages practice to young. It is case of Adamawa region in Cameroon through franfulfulde (Biloa 2010) and frangbaya (Naboula 2019). We realize that the gbaya and fulfulde are language in contact. One language influence second. Openly, geographic and demographic expansion of fulfulde speakers put in danger the true gbaya if it must repeated as a fact of appropriation of fulfulde is important of young. The linguistics item that observe inrich the frequent gbaya through the hybridation process.

Keywords : Languages practice, gbaya, fulfulde, influence, hybridation.

1. Introduction

Le Cameroun est remarquablement représenté en Afrique en terme d'hétérogénéité linguistique excepté le français et l'anglais qui sont des langues officielles. Plus de 280 unités-langues y sont parlées. Le contact entre ces langues est complexe. En effet, la cohabitation entre les langues identitaires est le résultat de la manifestation d'un dialogue interculturel qui s'appréhende par le biais d'un ensemble de phénomènes linguistiques. Démographiquement et économiquement, le fulfulde part favori dans sa cohabitation avec le gbaya. L'Adamaoua est majoritairement envahie par les peuls même si la région est par excellence celle du peuple gbaya car les chefs traditionnels de cette localité appartiennent à ce peuple et sont pour la plupart islamisés et polygame. C'est la condition sine quo non pour accéder au pouvoir. Cet état de chose démontre à suffisance l'influence de la culture peule sur celle du gbaya.

Etant donné que la culture est le reflet de la langue, nous allons dans le cas d'espèce nous appesantir sur la relation qu'entretient la langue gbaya et la langue fulfulde. Nous verrons comment se présente la cohabitation entre ces langues, comment le gbaya s'enrichit-il par emprunt du fulfulde. Le présent article s'inscrit dans le cadre de la linguistique descriptive partant d'une investigation sociolinguistique dans la région de l'Adamaoua. Notre corpus est constitué d'une part des racines des mots fulfulde et d'autre part des mots plein en gbaya qui s'apparentent à la langue fulfulde. Il s'agit donc d'analyser les rapports lexicaux des langues en contact c'est-à-dire le fulfulde et le gbaya.

1. Situation géolinguistique du fulfulde

Le fulfulde occupe une aire géographique diversifiée. Selon Jean-Marie Essono (2002), il a 7 millions de locuteurs pour l'ensemble des pays où l'on parle la langue fulfulde. À cet effet, le fulfulde est la langue qui connaît la plus grande extension géographique. Nous retrouvons ainsi le fulfulde de l'Afrique de l'Ouest jusqu'en Afrique Centrale. Les pays tels que la Mauritanie, le Mali, le Sénégal, le Nigéria, le Niger, la Guinée, le Burkina-Faso, le Cameroun, la Centrafrique, le Tchad compte une population qui parle cette langue. Selon les différentes classifications, le fulfulde appartient à la famille Sénégal-Guinéenne (Noye, 1971). Selon Greenberg (1963), le fulfulde fait partie de la grande famille Niger-Congo. Il appartient à la sous famille Ouest-Atlantique qui compte plus de trente autres langues telles que le wolof, le sérère, le dioula... Le schéma ci-dessous illustre l'arbre généalogique du fulfulde.

Phylum

Niger-Kordofan

Sous-Phylum	Niger-Congo
Famille	Ouest-Atlantique
Branche	Nord

Selon Amott (1970), il existe six aires dialectales du peul :

- Le fuuta toro (Nord-Est du Sénégal) ;
- Le fouladou (Sud du Sénégal) ;
- Le fuuta jaalo (Centre et Nord-Ouest de la Guinée) ;
- Le macina (Mali) ;
- Le sokoto (Nord du Nigéria et Niger Occidental) ;
- L'Adamawa (zone frontalière entre le Nigéria et le Cameroun).

Pour besoins de notre étude, nous allons nous intéresser au fulfulde de l'Adamawa dans la partie Nord-Cameroun.

2. Situation géolinguistique du gbaya

Le gbaya est une langue véhiculaire parlée essentiellement dans les régions de l'Adamaoua et de l'Est. Il faut souligner que ces régions sont purement francophones. Cependant, du fait de la migration interne des populations camerounaises, les locuteurs natifs du gbaya se sont disséminés à travers le pays pour des raisons administratives et aussi pour des raisons de sécurité. L'arbre généalogique de cette langue est la suivante :

Phylum	Congo-kordofan
Sous-phylum	Niger-congo
Famille	Adamaoua-oubangui
Branche	Adamaoua

Le gbaya selon Bago (2014), est constitué de deux dialectes standards : le gbaya de l'Adamaoua (yaayuwée) et le gbaya de l'Est (dɔɔka). Vu son aire linguistique, le gbaya couvre les deux régions les plus vastes du Cameroun. Une telle expansion a la possibilité d'impliquer des fonctions essentielles à cette langue.

3. La méthode

Notre travail s'appuie sur deux techniques d'enquête sociolinguistique, notamment l'observation directe et l'observation interactive (lire Biloa et al 2010).

- L'observation directe consistait à enregistrer la pratique des emprunts du fulfulde au gbaya auprès des sujets en conversation sans les avoir informés de notre objectif au préalable. Des données ont été recueillies dans moult contextes de communication et auprès des jeunes locuteurs natifs du gbaya ayant la tranche d'âge de 15 à 25ans.
- L'observation interactive a permis d'espionner les répondants qui ont accepté de se conformer à la situation de communication de leur choix. Il s'agissait à ce niveau de l'entretien indirect qui stipule la distanciation de l'enquêteur et la liberté d'expression des sujets.

4. L'expansion du fulfulde

Labattut (1973) mentionne que le fulfulde s'est imposé dans le grand-Nord du Cameroun suite aux conquêtes de Modibo Adama et aux migrations peuls nomades à la recherche de pâturages. Géographiquement, le fulfulde couvre trois zones. Notamment dans la plaine du diamaré, dans la Bénoué et sur le plateau de l'Adamaoua. Ces trois zones se caractérisent par des parlers plus ou moins proches. Cette variation est due à la grande diversité de locuteurs non-natifs qui parlent cette langue.

Noye (1971 : 05) identifie trois variétés de parlers peuls :

- Le fulfulde de l'Est appelé fulfulde funaangere parlé dans le diamaré. Ce parler est plus proche du pulaar. Au Cameroun, il est considéré comme variété classique ;
- Le fulfulde de l'Ouest appelé fulfulde hiirnaangere représente le parler moyen. On le retrouve dans la région du Nord ;
- Le fulfulde de la montagne qui est le fulfulde hooseere parlé dans la région de l'Adamaoua, il est considéré comme étant grandement truqué ;

5. La conquête islamo-peule

La conquête islamo-peule a remarquablement marqué l'histoire du peuple gbaya de l'Adamaoua à travers le Djihad de Ousman Dan Fodio. D'après Bah (1993) qui a été repris par Dui Alfred (2020), la proclamation du Djihad a été faite dans la région de l'Adamaoua en 1804. Le chef de file de cette conquête fut Modibo Adama, qui délègue la responsabilité à Ousman Dan Fodio en 1809. Il avait pour rôle de répandre l'islam et d'asseoir la domination peule. Cette domination a laissé entrevoir l'esclavage à la suite des razzias. Ainsi, le territoire conquis sera appelé Adamawa et aura pour capitale Yola. Ce vaste espace s'étendait jusqu'à l'Est du Nigéria. Il s'agit du territoire appelé aujourd'hui la région Adamaoua ayant pour chef-lieu la ville de Ngaoundéré.

De ce fait, les prosélytes ont attaché un lien tacite entre l'islam et le fulfulde de telle manière qu'être musulman suppose pour la plupart des gens

qui parle le fulfulde. Adama (2000) explique le rôle prépondérant de cette langue en rapport avec l'islam. C'est dans cette optique qu'il affirme : « Le fulfulde continue de jouer un rôle important dans la diffusion des idées et la vulgarisation de la pensée islamique en s'érigeant comme la lingua franca des maîtres coraniques au Cameroun. » Cet auteur note qu'après les conquêtes musulmanes en 1850, des écoles d'enseignement et d'apprentissage du coran furent mises en place pour approfondir les connaissances des prosélytes. Ces écoles coraniques étaient et sont toujours tenues surtout par les marabouts, dont la tâche consiste à enseigner, à traduire et à commenter le texte coranique en langues locales, très généralement en fulfulde au Cameroun.

Cette domination a été à l'origine des résistances faites par le peuple gbaya. Il est évident qu'il en résulte une influence suite à la domination islamo-peule notamment l'influence linguistique à travers la vulgarisation de la langue fulfulde perçue comme langue véhiculaire de par son érection dans la région de l'Adamaoua aussi, l'influence politique se justifierait par la dévolution du pouvoir à travers le processus de filiation, les attributs du pouvoir qui se manifeste par un turban, le cheval, l'épée, les vêtements d'apparat même l'islamisation des chefs traditionnels relèvent du système de domination islamo-peule qui a été récupérée et imposée par les colons aux peuples autochtones comme les Gbaya pour faciliter l'administration et la stabilité de ces populations.

6. Influences culturelles et superstrats

Une langue influence une autre, lorsque la première sert de référence à la seconde ou lorsque la seconde présente des traits d'appartenance, de dépendance et d'emprunt de la première dans une communauté donnée.

Ainsi, le fulfulde perçue comme langue véhiculaire dans la région de l'Adamaoua a sans doute une influence sur les langues en concurrence. Dans le cadre de notre étude, le gbaya est une langue bantoue de type A parlée dans la région de l'Adamaoua. Vu l'aire d'extension géographique de l'homme peul nomade, qui influe sur la culture gbaya au niveau des collectivités territoriales décentralisées notamment les chefferies traditionnelles où le chef est toujours contraint à s'islamiser, il n'existe pas dans la région de l'Adamaoua des mariages à caractère laïc c'est-à-dire le mariage entre chrétien et musulmane. Il faut toujours que le chrétien se convertisse à l'islam mais jamais le contraire. Tout cet état de chose prouve à suffisance que la culture peule a de l'influence sur celle du gbaya. À cet effet, il existe des phénomènes d'interférence qui modifient l'une des deux langues, si elles subsistent côte à côte. Mais une langue peut finir par envahir une autre, ou

bien elle peut la chasser, ou l'oblitérer complètement mais ce n'est pas le cas du gbaya.

On appelle superstrat selon Mounin (1974 : 83), « les éléments d'une langue parlée conjointement à une autre, qui ne s'est pas finalement imposée et n'a laissé dans cette autre que ses témoignages. ». On peut parler du superstrat du gbaya dans les lexies du fulfulde.

7. L'emprunt linguistique

ADJI Haoua (2021) précise que les langues empruntent aux autres langues pour besoin de création des nouveaux concepts traduisant des réalités culturelles des langues prêteuses. C'est dans cette optique que l'on observe très souvent des langues qui ne peuvent se suffire à elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent répondre à tous les besoins de communication sans emprunter à d'autres langues. Rien de plus normal à dynamiser un autre système linguistique en s'ajoutant aux ressources de celui-ci. Ces expressions empruntées s'infiltrent dans la langue, se modèlent dans l'autre langue dans le but de l'enrichir. C'est dans cette ordre d'idée que Sablayrolles (2003 : 18) précise que l'emprunt linguistique est : « un procédé universel d'enrichissement des langues dont il n'y a pas lieu de s'offusquer. On emprunte la dénomination en même temps qu'on importe une nouvelle réalité concrète [...] ou abstraite ».

L'emprunt est onc une manifestation du contact de langues dans un milieu donné. À partir de cette définition, il consiste selon Guilbert (1975 : 90) à introduire à l'intérieur d'un système, des segments linguistiques d'une structure phonologique, syntaxique et sémantique conformes à un autre système. À cet effet, il s'agit d'un emploi conscient des mots appartenant à un autre code. Ce phénomène est lié à la non-maitrise lexicale qui se manifeste par l'ignorance des items équivalents. L'emprunt est donc un phénomène linguistique inhérent au contact des langues. C'est d'ailleurs ce que mentionne Dubois et al (1973 : 63) repris par Biloa et al (2010) qui stipulent : « Qu'il y a emprunt linguistique lorsqu'un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas. ». L'usage des mots ou expressions fulfulde par les locuteurs natifs gbaya font nécessairement référence aux représentations culturelles et à des circonstances qui imposent les pratiques langagières. De ce fait, l'emprunt du gbaya au fulfulde ne s'établit pas de manière passive. Dans un tel contexte comme le signale Olowa (2021), il convient de comprendre que l'emprunt est lié à des conditions sociohistorique, économiques et religieuses.

De manière fondamentale, les emprunts sont introduits dans une langue pour combler une lacune linguistique. Ils servent dans ce cas à désigner une

réalité nouvelle provenant d'une autre aire culturelle. Nous comprenons dès lors que le phénomène d'emprunt est lié à un ensemble de critères sociolinguistiques comme énuméré par Berkai (2009 : 101) repris par Olowa (2021) :

- L'ignorance de l'équivalent ;
- La paresse qui dispense de l'effort de recherche lexicale ;
- Le snobisme qui témoigne de l'appartenance à un groupe social particulier.

Le premier critère démontre que la connaissance du gbaya par les locuteurs est approximative, l'Adamaoua étant suffisamment le foyer de concentration des peuls. Il apparait donc un jeu d'interférence entre les mots gbaya et ceux du fulfulde par le locuteur natif gbaya. L'interférence dépend du degré de bilinguisme du locuteur. Aussi, comme l'indique le deuxième critère, un locuteur qui ne maîtrise pas très bien le gbaya, n'hésite pas à combler sa lacune en utilisant un mot issu d'une autre langue et qui lui vient plus facilement à l'esprit. Par ailleurs, Maurais (1987 : 37) pense que « la valeur attribuée au mot emprunté est une question sociale et nationale ; selon que l'idiome et le peuple auxquels ont fait des emprunts descendent ou montent en dignité ». En d'autres termes, le besoin d'un approvisionnement dans une autre langue peut impliquer une question psychologique individuelle ou sociale laissant paraître la volonté du locuteur de marquer son discours différemment par l'usage d'un terme emprunté à une autre langue qui devient plus prestigieuse que la langue emprunteuse. De tels emprunts, possèdent des équivalents viables car ils ne viennent pas combler une lacune dans l'expression des réalités.

Nous réalisons également que la volonté d'être à la mode, de se faire jeune, jouent aussi un rôle crucial dans le déclenchement du processus d'emprunt.

A Ngaoundéré par exemple, le fulfulde est la langue d'échange sur le plan économique. Il existe à cet effet une forte ampleur des locuteurs fulfulde qui influent sur les vendeurs et acheteurs gbaya imposant ainsi à chacun de manière volontaire ou par manque de vocabulaire approprié dans sa connaissance du gbaya à alterner les mots de sa langue avec le fulfulde.

Les locuteurs du gbaya empruntent au fulfulde pour désigner des réalités récemment introduites à la culture peule d'une part, lorsque les jeunes citadins ne maîtrisent pas le lexique du gbaya ou ignorent les réalités locales d'autre part. Il est très courant dans les usages du gbaya. Ces illustrations lexicales démontrent ces cas :

Fulfulde	gbaya	français
Foti	fot-á	rencontrer/pouvoir
Radini	radini	opportuner/dépasser
Sanadi	sánádi	malchance/malédiction
Djam	djám	bien
buuta	búútá	le bouloir

Dans ces exemples, nous remarquons plusieurs lexèmes identiques d'une langue à une autre. Malgré quelque modification d'ordre phonologique, les termes désignant «opportuner» ou «dépasser», «malchance» ou «malédiction» et «bien» sont les mêmes aussi bien en fulfulde qu'en gbaya. Dans ces différents cas, on ne saurait parler du phénomène d'emprunt. Plutôt, il y a lieu de penser à un fond lexical commun entre ces deux langues. Néanmoins on remarque qu'avant d'entrer en contact avec le fulfulde, la langue gbaya dispose d'un seul polysème pour désigner le verbe « pouvoir ». Le lexème *fotá* serait un emprunt du fulfulde.

Le gbaya transforme le son fulfulde [i] en [á] pour désigner *pouvoir*.

Nous notons que le locuteur gbaya emprunte un mot du fulfulde auquel il attribue la prosodie de la langue gbaya et l'intègre dans le lexique de ladite langue. Cette attribution des traits prosodiques se fait au niveau des tonèmes par des voyelles longues.

Au cours de notre enquête, nous avons pu constater par la suite que la majorité du lexique fulfulde parlé dans la région de l'Adamaoua sont utilisés comme des termes gbaya et minoritairement certains mots gbaya qui se différencie par quelques sons ayant un lexème commun, sont considérés comme des emprunts.

Selon Hamers (1997 : 137), lorsque deux langues sont en contact, il est difficile qu'elles s'empruntent mutuellement la même quantité de mots. La proposition d'emprunts traduit généralement un rapport de force entre les communautés, celle qui est dominée, sur le plan politique, économique et culturel, faisant davantage appel aux ressources linguistique de l'autre.

L'emprunt de la langue influe la langue elle-même tant sur le plan morphologique que phonologique. Par exemple, le mot fulfulde *faami* devient

en gbaya *faam-á* qui veut dire « comprendre », *famdí* devient *famd-á* qui signifie « petit, minuscule » respectivement. Au travers de ces exemples, nous constatons qu'il y a accent tonique sur la voyelle médiane en gbaya. Toutefois, les exemples suivants présentent un autre cas de figure :

Fulfulde	gbaya	français
Saabulu	sɔɔpúlú	savon
Buu à provision	bufuu	sac de commerce/sac
Yawari	nyawar-e	la désobéissance

A ce niveau, nous remarquons que la langue fulfulde dispose d'un morphème monosémique pour désigner le « savon ». Le lexème *saapúlú* serait un emprunt du fulfulde par le gbaya. Nous suggérons à cet effet, l'idée selon laquelle le gbaya conserve le radical *sɔɔ* qui veut dire « propre » mais associe ce radical à *púlú* pour désigner le « savon ». Il existe donc une suffixation du morphème *púlú* au radical *sɔɔ* pour former *sɔɔpúlú*. Il en est de même pour le mot *yawari* qui subit une modification lexicale en gbaya ; [y] du fulfulde devient [ny] en gbaya et au niveau du morphème *awari*, il y a élision du son *i* faisant place à une voyelle épenthétique *e* suffixé au radical du mot en fulfulde pour former un nouveau mot qui rentre dans le lexique du gbaya moderne.

Le gbaya a emprunté beaucoup de termes fulfulde dans plusieurs domaines. Nous présentons à la suite une liste des mots que le gbaya a emprunté au fulfulde.

Emprunts du gbaya au fulfulde dans le domaine administratif :

Fulfulde	gbaya	français
ngomna gouvernement	ngomná	le
lamdô village	lamdô	le chef du

buudāare	buudāare	le paysan, le
voyou		
dērwol	dērwól	document
administratif		

Emprunts du gbaya au fulfulde dans le domaine de la guerre :

fulfulde	gbaya	français
Sodje	soza	le soldat
kaafai	kaafaii	l'épée
hirsí	hirs-á	égorger

Emprunts du gbaya au fulfulde dans le domaine de la religion :

Fulfulde	gbaya	français
Allah	Allah	Dieu
Dunia	dunia	le monde
Alat	alát	dimanche

Les exemples exhibés en supra, présentent un peuple ayant à la fois la culture fulfulde et la culture gbaya, et vivant en cheval entre les deux ethnies dans la région de l'Adamaoua notamment le département de la Vina (ngaoundéré), le département du Mbéré (Meiganga, Djohong, Ngaoui, etc.) et le département du Djerem (Ngaoundal, Tibati, Dir, Kalaldi, etc.). Pour désigner cette population hybride en milieu gbaya, on parle de *gbaya nasara* qui sont appelés les gbaya acculturés.

Selon Hamers (1997 : 137), lorsque deux langues sont en contact, il est rare qu'elles s'empruntent mutuellement la même quantité de mots. Nous réalisons à cet effet que l'intégralité des mots fulfulde empruntés par le gbaya, traduit le rapport de force de la communauté peule sur celle du gbaya. Cette domination s'étend sur le plan politique, économique et culturel faisant davantage appel aux ressources linguistiques du fulfulde.

8. La structure syntaxique du gbaya

La structure de base est celle du gbaya c'est-à-dire S-V-C où les articles se réalise de manière abstraite. En outre, la syntaxe du gbaya s'apparente à celle du fulfulde.

- (1) a. mi yak-á **lúúmɔ**
je aller-Acc marché
« Je suis allé au marché »

- b. mi nyón-á **leemú**
je manger.Acc citron
« J'ai sucé le citron »

Les structures en (1) ont l'ordre S-V-C et présentent certains mots empruntés du fulfulde par le gbaya notamment le pronom personnel de la première personne *mi* « je », les SNs *lúúmɔ* « marché » et *leemú* « citron ».

9. L'hybridation

Selon Biloa (2003 : 54), une hybridation est une néologie constituée à partir des bases lexicales provenant des langues différentes, de telle sorte que le mot ainsi constitué relève exclusivement du lexique local de la langue d'accueil.

Ce processus linguistique se fait soit par dérivation, soit par composition. Il s'agit dans ce travail de la dérivation d'un verbe du fulfulde et son intégration au sein d'un mot du gbaya. Nous précisons que la dérivation est un processus morphologique très productif en gbaya, surtout en ce qui concerne la suffixation.

- (2) a. mi **yedit-á** mangorom
je oublier mangue
« J'ai oublié la mangue »
- b. mɛ **fitin-á** mi alát
tu déranger je dimanche
« Tu m'a dérangé dimanche »
- c. mi **djang-á** kalata ko sɔ,
je lire-Acc livre de Dieu
« J'ai lu la bible »

Nous réalisons que l'hybridation se focalise sur les verbes conjugués. À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit des phrases gbaya. Or lorsque nous considérons ces verbes, nous nous rendons compte qu'ils dérivent du fulfulde. Il s'agit en fait d'une adaptation du verbe fulfulde à la morphologie du gbaya.

Selon Bago (2021), cet emprunt participe à l'élaboration d'une identité générationnelle. Il constitue une distinction de marque, d'innovation et la volonté de briser les frontières linguistiques, les clivages et les altérités qui font entrave à l'épanouissement interculturel. Pour les locuteurs de ce parler hybride, l'utiliser, c'est se démarquer du langage classique jugé trivial et inaccessible à la compréhension du jeune locuteur. L'appropriation des mots du fulfulde devient à priori un signe d'abandon progressif du gbaya classique par ses locuteurs natifs et le refus d'utiliser des items et expressions originels du gbaya traduit l'idée selon laquelle, les locuteurs parlant le gbaya pur sont considérés comme des conservateurs qui refuse de déléguer l'héritage culturel à la postérité car le parler jeune est un symbole de modernisme et d'ouverture au monde extérieur. Ce parler participe à l'enrichissement du patrimoine linguistique.

Conclusion

L'influence du fulfulde sur le gbaya est indubitable car le gbaya emprunte directement des lexies au fulfulde et traduit littéralement ces emprunts. D'autres processus d'emprunts comme l'hybridation permettent d'enrichir le gbaya à travers des termes issus de la langue fulfulde qui renforce le stock de lexiques du gbaya favorisant ainsi la vitalité de celui-ci. En effet, la cohabitation entre ces deux langues, traduit la relation interculturelle, la manifestation d'une cohésion sociale contrairement à la conception d'une domination progressive du fulfulde sur le gbaya car il faut noter que le dynamisme d'une langue est tributaire de son emprunt.

Références bibliographiques

ADAMA, H. (2000). Choix linguistique et modernité islamique au Cameroun : le cas du fulfulde et de l'arabe, REMMM,124, pp. 47-68.

ADJI OUMAR, H. (2021). Subversion du français : appropriation et norme endogène chez des élèves locuteurs du fulfulde, Akofena, n°004, Vol.2, pp. 257-268.

AMOTT, D. (1970). *The nominal and verbal systems of fula*, Clarendon Press, Oxford.

- BAGO KAPTEL, D. (2021). Dynamique du gbaya parlé dans la région Est du Cameroun : variations et créativité, In Biloa Edmond et Goron Amina (éds.), *Les langues afro-asiatiques et nilo-sahariennes : linguistique et sociolinguistique*, pp. 106-116, EFUA.
- BAGO KAPTEL, D. (2014). Étude de quelques aspects du gbaya-yaayuwé la formation des questions et la relativation, Master, Université de Ngaoundéré.
- BERKAI, A. (2009). Quel aménagement de l'emprunt en amazighe ?, *Asinag* 3, pp. 97-108.
- BILOA Edmond. (2003). La langue française au Cameroun : analyse linguistique et didactique, Bern : Peter Lang.
- BILOA Edmond & RAHAÏNATOU.Yadji. (2010). Le Franfulfulde au Cameroun, in *Trans Multilingualism, Contact and dynamics Socio-Cultural*, University of Yaounde I.
- DUBOIS Jean et al. (1973). *Dictionnaire linguistique*, Paris L'harmattan.
- ESSONO JEAN MARIE. (2002). Le Cameroun et ses langues, in *Cameroun 2001 : politique, langue, économie et santé*, L'Harmattan, Etudes Africaines, Paris. pp.61-87
- GREENBERG Joseph. H. (1963). *The Languages of Africa*, The Hague : Mouton.
- HAMERS,F,J. (1997). Emprunt, in Marie-Louise Moreau (éds), *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Pierre Margada, pp. 136-139.
- GUILBERT. L (1975). *La créativité lexicale*. Paris. Librairie Larousse.
- LABATTUT, R. (1982). La phrase peule et ses transformations, thèse de doctorat, Université de Lille III.
- MAURAI, J. (1987). L'expérience québécoise d'aménagement linguistique. In J. Maurais, *Politique et aménagement linguistiques*, Québec et Paris, Conseil de la langue française et Éditions Robert.
- MOUNIN, G. (1974). *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF.
- NABOULA, L. (2019). Les emprunts du gbàya au français : enjeux et usages au Cameroun. *Francisola*, 4(1), pp. 67-79.

NOYE, D. (1971). *Cours pratique de langue peul : grammaire, vocabulaire et exercices*, P. Geuthner, Paris.

OLOWA JEAN, D. (2021). Le fulfulde *hoosereere* : une variété consensuelle ! in Koffi Ganyo Agbefle (éd.), *La dimension « action » de la recherche francophone : quelles réalités ?* revue DELLA/AFRIQUE, pp. 358-373.